

« tout un matériel bien assorti de caractères antiques, avec le personnel nécessaire pour compléter l'œuvre. »

L'impression commença, mais lentement, comme M. Laverdière aimait à faire toute chose.

— Ne fallait-il pas éclaircir certains passages obscurs ?

— Or, ajoutait-il, beaucoup le sont devenus par le changement des circonstances et des temps. Rien de plus facile que de laisser passer inaperçues les difficultés de ce genre, continuait-il malicieusement : mais approfondissez la question. Il faut étudier les lieux, comparer les plans anciens et modernes, les concilier, les raccorder, recourir aux titres et aux documents primitifs ; et après un travail d'un grand mois, vous n'avez à mettre au bas de la page qu'une toute petite demi-ligne.

Et même dans cette demi-ligne, il découvrait tout à coup que tel mot rendait mieux l'idée que tel autre. Alors il courait à la cure soumettre ce cas grave à l'abbé Casgrain, son collaborateur habituel, puis revenait prendre conseil de son assistant-bibliothécaire, l'abbé L. Gauthier, et ne se décidait à raturer qu'après avoir soupesé longuement le pour ou le contre. D'autres fois, c'était l'orthographe d'un vieux nom qui l'embarrassait. Vite de prendre son chapeau et d'aller frapper à la porte de son ami M. l'abbé Plante, ou mieux encore, si le cas l'exigeait, de se mettre bravement à remuer les antiques papiers du Greffe.

Pendant tout ce temps, M. Paul Dumas, le chef d'atelier, bayait aux corneilles, fumait d'interminables pipes et demandait à tue-tête son « bon à tirer. »

— Doucement, mon ami, doucement, disait alors d'un petit air tranquille, M. l'abbé Laverdière. Lorsque « Champlain » sera terminé, on ne me demandera pas compte du temps consacré à son impression, mais de l'exactitude et de la fidélité de mon travail.

Malgré toutes ces lenteurs et toutes ces minuties de bon bibliophile, le travail venait d'être heureusement terminé, les clichés étaient rendus à Ottawa, et le chef-d'œuvre de la typographie canadienne allait être distribué aux souscripteurs, lorsque, dans une seule nuit, un désastreux incendie vint détruire le précieux travail et tous les ateliers de M. Desbarats.

Il était neuf heures du matin lorsque l'on vint apporter la dépêche qui faisait part à M. Laverdière, de la terrible catastrophe.

Il la prit, la lut tranquillement, puis se tournant vers un ami qui était là :

— Ceci me cause un grand chagrin, car réellement M. Desbarats ne méritait pas une pareille épreuve.

— Et votre Champlain ? vos six années de travaux, reprit l'autre, est-ce que vous n'y songez plus ?

— Si, si, repartit l'abbé d'un air rêveur, j'y songe bien encore.

Puis, après une pause :

— Tenez, mon ami, pour vous dire la vérité sur mon Champlain, je ne suis pas fâché de ce qui lui arrive. Par ci, par là, il s'était glissé quelques petites incorrections, une virgule de trop ou de moins, que sais-je, moi ? Mais mon chef d'atelier a eu le bon esprit d'en conserver une révisé, et Dieu inspirant M. Desbarats, ma seconde édition n'en sera que plus exacte.

Exacte ! dans ce seul mot, M. l'abbé Laverdière avait résumé toute sa vie.

L'abbé avait eu raison de compter sur la bonne volonté de M. Desbarats, car le 13 février 1869, ce dernier lui écrivait :

« Vos raisons et la conduite du Séminaire à mon égard, sont trop bonnes, pour que je ne cède pas. Champlain se réimprimera à Québec ; il m'aura coûté quelques trois mille louis. » (60,000 frs.)

Les travaux recommencèrent et M. Laverdière voulut imprimer lui-même la première page de cette merveilleuse édition. Peu à peu elle passa par toutes les péripéties de sa sœur aînée, jusqu'au jour où le dernier « bon à tirer » devait être signé.

Ce matin-là, l'atelier s'était fait plus matinal que d'habitude. Des festons de feuilles et de fleurs couraient sur les murs de l'imprimerie, et les ouvriers en chemises blanches et toutes fraîches, se tenaient debout, recueillis près de leurs casses.

Tout à coup la porte s'ouvre, et l'abbé Laverdière entre tenant à la main le dernier « bon à tirer. »

Il avait revêtu sa soutane neuve pour ce jour de fête, et ses joues rougissaient de plaisir ; mais en voyant ces préparatifs inusités, il s'arrête tout ému.

Alors l'imprimeur, M. Fortier, s'avançant gravement lui dit :

— M. l'abbé, vous avez bien voulu imprimer la première feuille de cette magnifique édition de Champlain, vous nous ferez bien l'honneur d'imprimer la dernière.

Et il lui offrit le barreau de la presse.

L'abbé le prit en tremblant, déboutonna sa soutane, retroussa ses manches, se pencha sur la presse pendant quelques instants, puis relevant fièrement la tête, s'écria les yeux pleins de larmes :

— Enfin, messieurs !

— Non, M. l'abbé, tout n'est pas fini, repartit M. Paul Dumas. Nos ouvriers, avant de vous quitter, ont voulu vous offrir ce gage de l'estime et de la reconnaissance qu'ils vous témoignent pour avoir bien voulu les associer à votre grande œuvre.

Et, à son tour, il lui tendit une superbe plume en or.

Le lendemain, un dîner modeste mais plein d'entrain était offert par l'abbé à ses intelligents typographes, dans l'atelier même où ils avaient composé les « Œuvres de Champlain, » et

pas un de ceux qui étaient là n'a encore oublié le plaisir de cette joyeuse journée.

L'atelier ! c'était là que l'abbé Laverdière avait passé les meilleures heures de sa vie, c'était là aussi qu'il devait être empoigné par les premières étreintes de l'agonie.

Le 10 mars, vers 9 heures du matin, il entra chez M. Delisle, imprimeur, de la rue Port Dauphin, en le saluant gaiement. Ce dernier lui posa une question, mais ne recevant pas de réponse, il se retourna et vit M. Laverdière étendre les deux mains vers un pilier et rouler lourdement sur le parquet.

Il venait d'être foudroyé par une apoplexie de poumons.

Apprentis et typographes s'empressèrent autour de lui, et l'étendirent sur une table, où trois quart d'heure après, M. l'abbé Bolduc le confessait et lui donnait le Saint-Viatique.

Vers l'après-midi il fut assez bien pour être transporté à sa chambre, au Séminaire, et même de cinq à six heures un mieux sensible se déclara. Néanmoins le pouls battait irrégulier, et les médecins hochaient la tête en ne présageant rien de bon.

Jusqu'à là, l'abbé avait continué lui-même à prendre ses remèdes, mais à minuit en acceptant une dernière potion, il murmura à l'oreille d'un de ses confrères qui le veillait :

— Tous ces gens ont un air bien mystérieux ; je crois que les médecins me déçoivent.

Quelques heures après, la respiration devenait de plus en plus stridente, le sang se retirait des extrémités et le froid montait toujours.

Les prières des agonisants commencèrent alors, et lorsqu'elles furent terminées, tout était fini.

Plus heureux que bien d'autres, l'abbé Laverdière git dans « sa bonne ville de Champlain » au milieu de tout ce qui a su réjouir son cœur.

Artiste, il se repose maintenant au milieu de toutes ces toiles ravissantes de Baunieu, de Lagrée, de Philippe Champagne, de Parracel d'Avignon, de LeBrun et de Vanloo qui décorent la petite chapelle du Séminaire. Il dort bercé par ces noëls, ces cantiques et ces chants sacrés qu'il aimait tant, à côté de MM. Holmes, Demers, Casault, Parant et tant d'autres de ses amis, en face de cet autel où, au milieu de toutes les sciences qu'il possédait, — il a su puiser la seule nécessaire :

... La science de bien mourir.

Ce n'était pas pour de tels hommes que Montaigne poussait ce cri de désespoir :

... Nous n'apprenons à vivre que lorsque la vie est passée.

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

ROMANCIERS ET NOUVELLISTES.

Une des plus brillantes formes, comme une des plus populaires, qu'ait revêtues la littérature au XIXe siècle, est le genre romantique. Dernier produit de l'invention littéraire, il a atteint, en quelques années, le degré de développement auquel étaient arrivés les genres les plus autorisés dans les siècles passés.

La littérature, je l'ai dit ailleurs, a d'abord débuté par la poésie, — poésies légères qui se faisaient l'interprète des sentiments spontanés du cœur humain. Mais cet accent lyrique devait bientôt prendre des formes plus grandioses.

Au seuil même du développement littéraire apparaît la figure colossale de l'antique Homère. Deux fois son pinceau puissant laissa entrevoir l'étendue de son génie inventif dans deux poèmes différents d'intrigue et de récit, mais semblables de forme et de genre, destinés tous deux à servir de colonnes à l'édifice littéraire de l'humanité. L'invention des grecs guida Virgile chez les latins, et l'*Énéide* vint se placer à côté de l'*Illiade* et de l'*Odyssée*. Chez les modernes, le genre épique a continué à occuper la place la plus honorable sur le parnas. Chaque peuple peut montrer dans ses archives une grande épopée : Le Tasse a laissé la *Jérusalem Délivrée* à l'Italie ; Milton, le *Paradis Perdu* à l'Angleterre ; le Comœns, les *Lusiades* à l'Espagne ; Voltaire, la *Henriade* à la France ; Klopstock, la *Messiede* à l'Allemagne.

Toute action n'est pas propre à devenir le sujet d'un poème épique. Cette raison explique la rareté de ces chants. Pour escalader ces hauteurs il faut plus que le talent : il faut le génie qui donne aux ailes dorées de l'imagination une force extraordinaire.

Les deux dernières épopées datent du XVIIIe siècle. Depuis cette époque il semble que le mouvement littéraire s'est déplacé pour s'inspirer à de nouvelles sources, dans de nouveaux genres. Après avoir fait le récit d'une action, on essaya de représenter l'action.

Dans le genre dramatique le poète s'efface pour laisser parler des personnages : de là un genre nouveau, double de sa nature, tantôt tragique, tantôt comique ; susceptible des plus hautes inspirations et des inventions les plus variées ; offrant, tantôt le spectacle des douleurs et des infortunes qui troublent la vie humaine, tantôt le spectacle des vices et des misères qui la dégradent ; exigeant, dans son ensemble et pour son succès, des qualités rares et précieuses ; empruntant à l'histoire, à la religion, à la morale, à la société, le fond de ses tableaux, le thème de ses chants et le récit de son action. Le genre dramatique a envahi le genre épique, de la même manière que ce dernier avait détrôné le genre lyrique.

Sans doute que ces différents genres se sont souvent croisés, qu'ils ont longtemps marché de pair ; mais on retrouve dans l'histoire de la littérature la marque de leur lutte et l'indice de leur tendance d'impitoyement.

Mais après que l'imagination, cette folle du logis comme l'appelle un philosophe, eut rempli sa course vagabonde et insouciance à travers les riantes régions de la littérature, la raison, à son tour, se rendit maîtresse du terrain et tenta de satisfaire l'invariable versatilité humaine. Le genre didactique ou philosophique s'adresse spécialement à la raison. Il embrasse tout ce qui forme le domaine de l'intelligence : religion, arts, science, morale. Il scrutine et décrète ; il examine et juge ; il trace des règles et impose des convictions. Il est destiné à vivre parce qu'il est un progrès sur ce qui précède, et aussi,

parce que l'humanité, ambitieuse de développement, se fait journellement rationaliste et penseuse. La voie d'examen a tué la voie d'autorité ; l'analyse a dévoyé la synthèse. Le philosophe écarte tout ce qu'il ne mesure pas : il s'appelle chiffre et nombre. Froid, il dédaigne les vains ornements qui plaisent à l'imagination. Comme tous les autres genres, la philosophie a pour but d'instruire, — mieux que tous, elle atteint ce grand objet.

Timide dans ses débuts, le genre historique a, avec le genre didactique, prit la place importante qu'il mérite. Longtemps, il a cotoyé les autres genres, et, à aucune époque sa défaveur n'a été manifeste. De nos jours il déploie un voile sur toute l'humanité qu'il tient dans ses filets. Et, on remarque que l'école historique contemporaine n'est parvenue à ces succès qu'en donnant la main à l'école philosophique. L'historien s'est fait censeur parce qu'il dit tout. Il ne lui suffit plus de raconter les faits, il lui faut en examiner les causes ; il recherche et commente. C'est un penseur scrupuleux et honnête travaillant pour le compte de la postérité. Il pénètre dans la nuit noire des temps, sépare les ténèbres d'avec la lumière à l'aide du sillon lumineux que lui donne le récit de Moïse, prend l'idée sociale à son origine, en suit le mouvement et la marche à travers les siècles. Ce mouvement, qui s'appelle civilisation, apparaît successivement sous les dehors de la barbarie et sous les traits austères de la féodalité. Nous le retrouvons ensuite sous les riches tentures de la royauté et jusque dans les dissensions religieuses et les conflits sociaux. Enfin, il se manifeste à notre époque par l'influence printanière de la démocratie honnête, laborieuse et chrétienne.

Le XVIIIe siècle avait été tourmenté par l'armée philosophique qui imposait aux consciences la terrible dictature de l'examen et de la discussion. Nulle place pour les travaux légers. Les hommes sérieux étaient en honneur et le ton de la polémique faisait taire les inspirations étrangères à ce mouvement. On a remarqué que les goûts diffèrent avec les générations et qu'ils passent avec elles comme les modes. Rarement le fils aime à marcher sur la voie que s'est battue le père. Il se fatigue de la profession de ses ancêtres, soit parce qu'on a voulu la lui imposer, soit parce qu'il aime mieux suivre les incidents d'une route qu'il ne connaît pas ou qu'il n'a vue que de loin. On se fatigue d'un état comme on se rassasie d'un mets.

Ceci peut expliquer la faveur dont jouit le roman au XIXe siècle. Aux hommes sérieux ont succédé les hommes légers. La manie de philosopher gravement a été remplacée par la manie de causer gaiement. À côté des grands arbres plantés par les ancêtres dans le champ littéraire, les petits-fils, pour varier le tableau, ont planté des arbrisseaux destinés à distraire les peuples du spectacle gigantesque et superbe, mais uniforme et silencieux, des hautes futaies. Ces jardiniers, si communs à notre époque, épris d'une ivresse toute paternelle pour leurs œuvres, s'abandonnent avec ardeur à leurs travaux ; et, il faut ajouter que si d'un côté, les retraites féériques du XVIIe siècle et les bosquets superbes du XVIIIe ne sont pas restés sans admirateurs, on ne saurait parcourir le vaste jardin de la littérature sans contempler parfois ces bouquets, ces oasis verdoyantes de notre époque. Ces beautés variées complètent le tableau le plus enchanteur qui puisse s'offrir à l'œil du critique.

Le roman, telle est donc la forme légère et diaprée qu'a prise l'engouement littéraire à notre époque. On le rencontre partout, il se mêle à tous les sujets, il les traite tous avec la même aisance, la même grâce : philosophie, histoire, morale, science, esthétique. Il s'empare des sujets les plus arides pour les revêtir des mille paillettes dorées de l'imagination. Si sa déinvolture est légère et vive, ce n'est souvent qu'un artifice pour tromper le lecteur. Il cache sous les fleurs des vérités étonnantes. Le lecteur boit goutte à goutte cette potion, trop souvent malsaine, et ne s'arrête que lorsqu'il l'a épuisée.

On ferait donc un erreur grave si on pensait que le roman ne doit être qu'un récit d'aventures diverses imaginées seulement pour amuser. « Le divertissement, dit Huet, évêque d'Avranches, que le romancier habile semble se proposer pour but, n'est qu'une fin subordonnée à la principale, qui doit être l'instruction de l'esprit ou la correction des mœurs. Aussi, censurer le ridicule et les vices, montrer les tristes effets des passions désordonnées, s'efforcer toujours d'inspirer l'amour de la vertu, qu'elle seule est digne de ses hommages, qu'elle seule est la source de notre bonheur, — tel est le principal devoir du romancier. Ce n'est qu'en le remplissant qu'il peut faire un ouvrage qui tourne à sa propre gloire, ainsi qu'à l'avantage des mœurs de la société. Le romancier doit toujours présenter la vertu sous des couleurs favorables et attrayantes, la faire respecter, la faire aimer dans le sein même des plus affreux malheurs et des plus grandes disgrâces ; il doit peindre le vice sous les couleurs les plus noires et les plus propres à nous inspirer l'horreur qu'il mérite, fut-il monté au faite des honneurs et parvenu au comble de la plus brillante prospérité. Tout citoyen qui s'écarte de ce principe n'est digne ni du nom d'honnête homme ni de celui de bon citoyen. »

Le roman, en Canada, porte un caractère tout particulier, il est essentiellement national. Il a beaucoup contribué à donner à notre littérature son originalité, si tant est qu'elle en a une.

On rechercherait en vain dans le récit de nos nouvellistes ces intrigues de boudoirs, cette accumulation de sentiments, tous aussi invraisemblables les uns que les autres, ces trames qui se dénouent que pour se renouer de nouveau avec de nouvelles complications, cette surfértation de sentiments, ce luxe de personnages et de types, la plupart absents de la société, ces galanteries qui efféminent et ces beaux riens qui ne servent souvent qu'à fausser le jugement chez les hommes et le sentiment chez les femmes. Nos romanciers ont rejeté tout cela, et n'ont rien emprunté, sous ce rapport, aux écrivains transatlantiques.

Rarement la scène se passe ailleurs qu'en Amérique et même presque toujours au Canada.

Un sujet vaste, se prêtant à de nombreux développements, s'offre naturellement à l'invention de nos nouvellistes. Nous avons chez nous tout ce qu'il faut pour servir de thèmes aux romans honnêtes. N'avons-nous pas notre passé, notre histoire fertile en beaux dévouements, en traits d'héroïsme, en anecdotes touchantes ? N'avons-nous pas nos forêts avec leur poétiques aspects, les peuplades indiennes avec leur mythologie bizarre, leurs mœurs originales et la lutte qu'elles ont soutenue contre l'homme civilisé ? N'avons-nous pas nos légendes, les aventures de nos coureurs des bois et de nos voyageurs de *la haut* ! Il y a tout un monde légendaire et fantastique, tout un drame palpitant d'intérêt dans le grand acte de la colonisation de l'Amérique. J'imagine un homme de talent travaillant à un tel sujet : sa plume crée des personnages grands comme les héros de l'antiquité, des martyrs dignes des premiers temps de l'Eglise, des défenseurs de nos libertés et de nos droits natio-